

Quelque temps après, Girardin prenait le frais sur sa porte, vers la fin d'une belle journée d'été. Tout à coup il voit s'avancer vers lui un cavalier qui lui adressa ces paroles : "Girardin, le roi a appris votre belle action; il ne vous envoie pas d'argent, mais voici la Croix d'honneur. Vous l'avez noblement gagnée; car il y a un véritable courage à mépriser la fortune."

G. GARCIA MORENO.

Le Collégien a déjà fait connaître l'esprit éminemment catholique du Président de l'Équateur en parlant de la protestation de son gouvernement contre la prise de Rome du décret par lequel l'État paie au pape le dixième de ses revenus &c. de celui enfin où l'on statue la consécration de la République au Sacré-Cœur.

Ces trois grands faits exaltent le gouvernement de l'Équateur audessus de tous les gouvernements actuels guidés par cet esprit moderne qui est un mélange d'impiété et de lâcheté.

L'admiration enthousiaste que nous inspire cette conduite noble et généreuse de l'Équateur, doit se reporter surtout sur G. Moreno; car sachez, lecteurs, qu'il est l'âme et la vie de ce beau mouvement, et que bien mieux que Louis XIV il peut dire : "L'État c'est moi."

Quelques nouveaux traits ajoutés aux précédents ne pourront que donner du relief à la figure de ce chef politique qui est sous tous les rapports un grand homme d'État parcequ'il est catholique *pur et simple*.

Depuis le jour où les colonies espagnoles d'Amérique conquièrent leur indépendance, elles ne cessèrent d'être en proie à toutes les révolutions. Avec l'ordre et l'autorité disparurent la prospé-

rité et les mœurs; l'ignorance devint générale, et l'Eglise eut à pleurer la décadence des hommes et des choses de la Religion.

Moreno comprit qu'une réforme générale était de première nécessité. A cette fin, entrant complètement dans les vues du S. Siège, il conclut avec Mgr. Vanutelli, légat apostolique, un concordat tel que l'Eglise pouvait le désirer, il prêta le concours de la puissance civile à la réforme du clergé tant séculier que régulier, créa de nouvelles paroisses, fonda des monastères, des écoles, et fit venir aux frais de l'État des Religieux et des Religieuses de l'étranger. Les Jésuites autrefois chassés de ce pays, s'établirent à Quito; les Lazaristes et les Sœurs de St. Vincent de Paul à Quito, à Popayan et à Guayaquil; les Sœurs du Sacré-Cœur et les Frères des Écoles Chrétiennes ouvrirent des écoles dans ces mêmes villes; enfin pour ne laisser aucune misère sans secours, il fit venir du Canada des Sœurs du Bon-Pasteur. A ce sujet, il ne sera pas hors de propos de traduire ici une lettre que Moréno adressait à la Mère Supérieure du Monastère de Montréal.

Quito, 17 Aout 1872.

Ma Très-Révérènde Mère,

J'ai reçu avec la plus profonde gratitude Votre respectable lettre apportée par Vos très-dignes et très-vertueuses sœurs. Dieu seul dans son inépuisable bonté peut payer ce que cette République doit à la Vénérable Congrégation du Bon Pasteur pour les saintes missionnaires que Vous nous avez envoyées; c'est pour quoi je Le prie de répandre toute sorte de bénédictions sur la Supérieure Générale, sur Vous et sur toutes vos saintes sœurs.

Je suis votre très fidèle et obéissant serviteur,

G. Garcia Moreno.

(à continuer)

LE CARNAVAL.

Enfin Carnaval, escorté de ses fous costumés, a pris le chemin de la rive éternelle. Mais en le voyant partir, je me demandais : Quelle est donc l'origine de ce personnage ?

Son origine se perd dans la nuit du passé; on le voit apparaître pour la première fois au quatrième ou cinquième siècle avant J. C. Je m'arrête un instant; l'on va peut-être me demander si la généalogie que je vais donner est certaine. Aussi certaine, répondrai-je, que si, comme tous les petits princes allemands du Moyen Age, il descendait de Charlemagne. D'ailleurs, les rois et leurs actions ont leurs historiens; pourquoi Carnaval, qui remonte si loin dans les temps, n'aurait-il pas lui aussi son historien ?

Le Carnaval est un reste de paganisme, et une continuation des Bacchanales et des Luperciales des anciens. C'est la fête dédiée au diable, et le temps où la folie des hommes l'ont conservé. Aboli en 496 par le pape St. Gélase, attaqué en France par François I et Louis XIV, et par la Municipalité de Paris en 1791, le carnaval a survécu à tous ses ennemis. La durée du carnaval n'est pas la même dans tous les pays; celui de Venise durait quatre mois et demi, celui de Rome consacrait douze jours aux fêtes, enfin dans les autres pays, il commence à Noël, aux Rois ou à la Septuagésime comme en Canada. Mais partout il finit sa carrière à la nuit du *Mardi gras*, c'est sans doute de là que le carnaval tire son nom (*Carni vale*, dire adieu à la viande) comme me l'a dit quelqu'un. Ceci me rappelle le récit d'une bataille fameuse entre le *Charnage* et le *Carême*. Lequel récit est publié dans un Fabliau du XIII siècle. *Charnage* et *Carême* haranguent leurs vassaux et les engagent à un terrible combat. *Carême*, armé de pied en cap, s'avance sur un mulet, ayant un fromage pour bouclier; une raie pour cuirassé; un os de poisson pour lance; et pour épée une longue sole; ses munitions de guerre sont des pois, des châtaignes, du beurre et des fruits secs. *Charnage* de son côté a pour casque un vaste pâté de sanglier, avec des plumes de paon pour cimier; un bec d'oiseau pour lance; sa monture est un cerf, les cornes chargées d'alouettes. *Carême* est complètement défait; il n'échappe qu'à condition de n'apparaître jamais que pendant les quarante jours qui précèdent Pâques, et pendant deux jours au plus par semaine. C'est ainsi que *carême* devient vassal de *charnage*